

FEUILLETON DU "SAMEDI", 6 MAI 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

DEUXIÈME PARTIE

Maurice et Suzanne

XV — LA REVANCHE D'ADRIENNE

(Suite)



Elle se retourna, jeta un long regard dans le jardin.

Pourquoi donc, quand sa jeunesse aurait dû s'épanouir si heureuse, était-elle si accablée, si désespérée, qu'elle était obligée de faire appel à toute sa fierté pour ne pas laisser déborder les larmes qu'elle sentait monter à ses yeux ?

Ah ! pourquoi !

Parce qu'elle avait eu, elle aussi, comme son infortunée sœur, comme l'infortunée Yvonne, le malheur de rencontrer dans sa vie le misérable dont, en ce moment, elle sentait peser sur elle le regard inquisiteur !

Parce qu'elle avait le malheur aussi d'avoir pour père un homme plein d'orgueil et de dureté... un homme dont le cœur sec et sans sentiment était incapable de la comprendre !

Mais pouvait-elle être assez faible et assez lâche pour se laisser sacrifier ainsi ?

Mais pouvait-elle immoler son bonheur au coupable, au criminel entêtement paternel ?

Mais, pour se montrer une enfant obéissante et docile, pouvait-elle se condamner à un avenir plein de douleur, de désespoir et de larmes ?

— Oh ! non, non ! se disait-elle encore avec force. Oh ! j'aimerais mieux mourir que d'accepter une existence dont la seule pensée me remplit d'épouvante !... Oh ! oui, la mort... mille fois la mort plutôt que d'être enchaînée à cet homme... plutôt que de subir le joug de cet odieux, de cet infâme mariage !

Et tandis qu'elle réfléchissait ainsi, dans le profond silence qui venait tout à coup de se faire entre elle, le baron de Chancel et le comte de Guérande, les deux hommes la regardaient, le baron, l'œil encore plus dur et presque menaçant, car il prévoyait encore une nouvelle résistance, un nouveau refus, et le comte de plus en plus inquiet, de plus en plus assombri, car à l'attitude de la jeune fille, il devinait déjà de quelle énergie elle allait faire preuve, avec quelle

farouche volonté de ne jamais lui appartenir elle allait se défendre, et il se demandait, repris de toutes ses tranches et de toutes ses angoisses, s'il n'avait pas triomphé trop tôt et si cette fabuleuse dot, si ces fantastiques quarante millions, qu'il croyait déjà tenir et auxquels il ne pouvait songer sans avoir le vertige, n'allaient pas lui échapper encore... lui échapper cette fois pour toujours.

Et comme le silence se prolongeait, de plus en plus lourd, ce fut le baron qui enfin le rompit.

Se tournant donc vers sa fille, et la voix lente et un peu sourde :

— Adrienne ! fit-il.

La jeune fille tressaillit comme au sortir d'un rêve.

— Adrienne, reprit-il toujours très lentement, vous devez vous rappeler ce que je vous disais dernièrement... ce que je vous disais quand je vous ai annoncé l'honneur que M. le comte de Guérande allait nous faire en voulant bien venir passer quelques jours auprès de nous... quelques jours à la bastide des Oliviers ?

Adrienne venait de lever sur lui un regard si plein de supplication, que, s'il eût été capable de la moindre pitié, il n'eût pas ajouté un mot de plus.

Mais ce regard si touchant ne fit rien tressaillir en lui, et ce fut toujours sur le même ton impassible, sur le même ton glacial, qu'il continua :

— Je vous réitérais ma volonté de vous voir réaliser enfin mon vœu le plus cher en ne vous obtenant plus, comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour, à refuser l'époux que, dans mon expérience, je vous avais choisi... en ne vous obtenant plus dans une révolte qui me chagrine et désespère aussi l'honnête homme qui vous aime et qui est digne de vous... .

Mais le comte de Guérande venait de l'interrompre doucement d'un geste.

— Oui, c'est vrai ! s'écria-t-il la voix toute tremblante d'émotion, car il était réellement ému en songeant à l'importance de la partie qui en ce moment se jouait. Oui, monsieur votre père n'a pas exagéré, et c'est bien une très profonde douleur, un très profond désespoir que vos refus si souvent renouvelés m'ont fait éprouver... .

— Mais je vous aime tant que j'ai souffert sans me plaindre... que j'ai subi toutes les humiliations dont vous m'avez abreuvé sans vous en vouloir... .

— Mais je vous aime tant que je n'aurais jamais eu le courage de vous fuir... jamais eu le courage de renoncer à vous... .

— Mais je vous aime tant que les quelques semaines que je viens de passer loin de vous... que je viens de passer sans avoir même de vos nouvelles, compteront parmi les jours les plus tristes et les plus sombres de ma vie... .

— Pas mal ! approuva à part lui le baron.

— Aussi, ma chère Adrienne, poursuivit vivement le misérable dont la voix tremblait de plus en plus, et qui, de plus en plus, semblait sincère, aussi ai-je besoin de vous dire quelle joie immense, quel bonheur sans égal vous me donneriez si vous consentiez enfin à revenir des préventions que vous avez contre moi... si vous consentiez enfin à accepter ce grand amour que mon cœur vous offre... si vous consentiez enfin à prononcer ce mot sur lequel vos lèvres se sont impitoyablement fermées... à prononcer ce "oui" que j'implore à genoux !

Et, se penchant vers la jeune fille, il la regardait, l'air très humble, l'air très suppliant.

Mais de plus en plus froide, de plus en plus pâle, la fiancée de Maxime ressemblait à une statue de marbre.

Alors, parlant avec plus de feu, plus de chaleur encore :

— Oh ! votre grand grief contre moi, je le connais, reprit-il, et je puis bien en parler devant M. le baron puisque vous lui avez tout dit et qu'il sait tout... .

— Ce grand grief qui fait que vous ne voulez pas même m'entendre, c'est ce que vous appelez ma trahison... mon infâme conduite envers Yvonne... .

— Oui, c'est vrai ! s'écria énergiquement Adrienne. Oui, votre lâcheté envers cette malheureuse que vous avez abandonnée... envers votre enfant que vous avez renié ne m'inspire que du mépris pour vous !

— Adrienne ! s'écria le baron.

Mais, d'un geste encore, de Guérande venait de le calmer.

— Oui, fit-il vivement et la voix pleine de douceur hypocrite, oui, je comprends que, dans votre ignorance de la vie, vous vous montriez sévère pour moi et que vous me condamnâtes... .

— Oh ! certes !

— Et pourtant, ajouta-t-il, si vous vouliez réfléchir un peu, peut-être me trouveriez-vous moins coupable... .

— Moi !

— Peut-être m'accorderiez-vous des circonstances atténuantes... .

— Des circonstances atténuantes ! s'écria-t-elle en bondissant d'indignation. Ai-je bien entendu !... Des circonstances atténuantes... des excuses à un pareil crime, à une telle infamie !... Vous êtes fou, monsieur !... oui, vous êtes fou... ou bien, alors, encore plus effronté, encore plus cynique que je ne croyais !... .

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1898.